

Comparaison, compétition et hétérophobie

Albert Memmi

(Entretien avec Patrick Vassort)

Patrick Vassort : Albert Memmi, votre travail, depuis plusieurs décennies, s'est construit autour des notions, que vous avez développées et enrichies, de racisme, de colonisation, aujourd'hui de décolonisation, d'hétérophobie ainsi que d'une réflexion globale sur l'altérité. J'aimerais, si vous le pouvez, que vous nous disiez quel est le moteur intime de ce travail, de la construction de cette œuvre.

Albert Memmi : Je ne le sais pas moi-même. Vous savez, il ne faut pas croire que l'on part dans la vie avec un projet tout fait. Souvent, on aimerait bien mais il n'en va pas toujours ainsi. On fait des choses, on avance et on se découvre au fur et à mesure. Je ne me suis pas dit à l'âge de 25 ans que j'allais réfléchir et écrire des ouvrages, des textes, sur la colonisation, les femmes, ou sur d'autres sujets, d'autres thématiques. Ce travail, je l'ai développé au fur et à mesure, petit à petit dans le temps. Cela dit, évidemment, on peut faire des hypothèses. La première serait celle de l'existence probable d'un moteur individuel, et je pense d'ailleurs de plus en plus que la plupart des œuvres, même les plus grandes, celles de Spinoza, de Descartes, de Freud, par exemple, sont impulsées par un moteur personnel. Il est difficile de le démontrer mais cela est pensable, c'est évident chez Nietzsche et même éclatant. Alors, il y a d'abord chez moi, probablement, cette motivation individuelle liée à mon histoire personnelle. Sans faire outre-mesure de la psychanalyse sauvage, j'avais un père très austère, très « moral », très sévère contre lui et pour lui. Ce sont ces deux dimensions de contre et pour qui font que l'on désire égaler et dépasser ce père qui était un artisan de qualité. Il l'a d'ailleurs payé cher car il vendait très peu du fait qu'il était très scrupuleux. Il y a donc là, certainement, un moteur individuel. Mais ce moteur, et cela serait la seconde hypothèse, est pour partie le résultat de ce que j'ai vécu dans un milieu socio-historique où tous ces problèmes étaient portés à leur paroxysme. J'appartenais à une minorité, j'étais même deux fois minoritaire, puisque j'étais Tunisien de par ma nationalité, donc j'ai vécu la colonisation puis la décolonisation d'une manière très concrète. Soit dit en passant, et pour illustrer cette réalité concrète, j'ai été l'un des fondateurs d'un petit groupe qui a créé le premier journal hebdomadaire nationaliste de langue française, en Tunisie, qui s'appelait à l'époque *L'Action* et qui est devenu aujourd'hui *Jeune Afrique*. J'ai donc vécu tout cela de très près. Tous les thèmes qui sont devenus récurrents dans mon travail, par exemple le racisme, étaient, à cette époque, des problèmes quotidiens. Deuxièmement, j'étais juif, donc vis-à-vis de la masse musulmane j'étais également minoritaire, c'est-à-dire une minorité de la minorité. Aujourd'hui, la Tunisie est devenue un pays arabe, ou de musulmans arabes, et cela pose le problème du devenir si l'on n'est pas musulman dans ce pays ex-colonisé. Vous voyez dans tout cela, il y a une motivation, il y a un moteur subjectif et un moteur objectif au travers de mon cas. Je dirais, honnêtement, que c'est à la fois une catastrophe, un ennui, et dans le même temps une chance car si l'histoire nous fournit du matériel pour faire une œuvre, que vous le vouliez ou non, en un sens c'est une chance. Je me rappelle d'un texte que j'ai titré « La chance et la malchance de la vie » et finalement je crois que les deux coïncident. C'est comme dans un grand amour malheureux, c'est formidable au départ mais c'est aussi difficile, cela vous rend malade jusqu'au suicide quelquefois, mais en même temps cela vous donne une espèce d'énergie, de passion qui est étonnante, ce sont des moments où l'on a envie de faire de la poésie par exemple.

Dans cette dialectique chance/malchance qui se construit alors que vous vous construisez également et où les deux paramètres apparaissent de manière concomitante, avez-vous eu très tôt l'idée de la différence, de votre différence ?

Oui très tôt et d'ailleurs, effectivement, la notion de différence est devenue très importante ultérieurement dans mon travail. Mais nous devons comprendre qu'il y a ici deux dimensions. Il y a tout d'abord la différence comme vécu. C'est vrai que nous étions confrontés, j'ai été confronté, très tôt, à l'idée que j'étais différent. Je n'en tire aucun orgueil, mais tout simplement je faisais partie d'un groupe très minoritaire, pauvre, les artisans de Tunis et quand, par une chance extraordinaire, que je raconte d'ailleurs dans *La Statue de sel*¹, je suis entré au lycée Carnot, c'était imprévisible. Seulement je l'ai payé très cher, car lorsque je rentre dans ce lycée, je pénètre un milieu de gosses de riches. Nous sommes dans les colonies, et ne vont dans ces lycées, dans le lycée Carnot, que les gosses de riches et moi je n'ai pas les mêmes vêtements, la même culture. Les questions de nourriture, de goûter, qu'on emporte ou qu'on n'emporte pas, d'argent de poche, inscrivent les différences dans le vécu.

Mais dès l'école primaire la notion de différence a été fantastique, écrasante, avec le rapport à la langue. Imaginez simplement qu'un gosse de huit ans ou de sept ans, je ne sais plus, car je suis entré tard à l'école primaire, entre dans une classe de langue française alors qu'il n'est pas de langue française. C'est l'opacité, l'affolement, c'est vraiment l'angoisse. Cette histoire de la langue est d'ailleurs assez extraordinaire parce que, lors de ma rentrée au lycée Carnot, quelques années plus tard, je retrouve immédiatement un milieu opaque puisque la première séance à laquelle j'assiste était une leçon de Latin. Dans l'attente d'une bourse, j'étais entré en retard au Lycée donc, je ne comprenais donc rien à ce qui se disait, c'était à nouveau l'affolement.

Alors, lorsque vous me parlez du problème de la différence, j'insiste beaucoup sur l'idée, il y a deux paramètres en ce qui concerne mon travail : le premier, c'est que cette différence est une chose vécue, objective, parfois d'une manière dramatique, et qui revient constamment dans ma vie. Ainsi lorsque je suis entré à la Sorbonne la première fois, bien plus tard, je trouvais que la philosophie enseignée était absurde et totalement inutile. Je pourrais vous prendre pour exemple la théorie du « je » transcendantal chez Kant. Je me pose encore la question de savoir comment le « je » peut être transcendantal ? Il faut en discuter mais cela me paraît complètement absurde. Aussi, cette expérience philosophique me donne l'impression d'être une rupture supplémentaire, toutes ces expériences, qui représentent le côté vécu sont devenues très importantes dans mon travail théorique, et c'est le second paramètre. J'ai en effet consacré mes efforts à construire ce passage nécessaire de l'expérience vécue à une tentative de théorisation, alors que certains, je devrais même dire beaucoup de mes confrères, que je respecte et que j'admire pour leur travail, s'installent d'emblée dans l'abstraction. Je n'ai rien contre cette école de pensée mais je n'y appartiens pas. Alors si vous me demandez de parler théoriquement de la différence je vous demanderai de mon côté de revenir à l'école du réel. Cependant vous avez raison en ce sens que cette thématique est devenue très importante dans mon travail théorique, dans ma tentative de théorisation et qu'effectivement cela est relié à la notion d'hétérophobie. Ce terme je l'ai inventé et je n'ai pas eu, avec, le succès escompté mais je ne sais pas pourquoi car je le trouve assez bon et il s'agit tout de même d'une terminologie qui dit bien ce qu'elle veut dire. J'ai réussi à faire entrer judéité au dictionnaire et quelques autres choses mais là c'est un échec.

En fait, le racisme ou les tentatives hétérophobiques partent de la différence, ce sont même des expressions d'une différence mal vécue, de la part des deux parties concernées d'ailleurs, et c'est à ce moment-là que nous assistons à des phénomènes de rejet.

¹ Albert Memmi, *La Statue de sel*, Paris, Gallimard, 1966. Il est à noter que la première édition de cet ouvrage date de 1953 et qu'elle était préfacée par Albert Camus.



Anonyme, *Exposition coloniale internationale*, Paris, 1931.
 (« Le tam-tam et les danseuses foulahs – danseuses de siguiri – la danse à samory »).

Si vous me permettez de faire une parenthèse, je crois et je crains que ce ne soit pas simplement un phénomène sociologique. J'ai été professeur de sociologie pendant vingt ans à Nanterre mais nous ne sommes pas là uniquement face à un problème d'ethnologie ou d'histoire. J'ai retrouvé par hasard un livre de mon fils sur les loups qu'il avait lorsqu'il était à l'école primaire et, de manière simple, ce livre m'a rappelé que la nature n'est pas mal programmée en ce qui concerne la lutte entre les différentes espèces qui, souvent, cherchent à s'exterminer. Mais il existe une « sagesse » qui fait que ce désir ne va pas au delà de ce dont chaque « individu » de l'espèce a besoin. Ces comportements sont extrêmement passionnants, car les loups tuent leur proie et ils la cachent afin de l'utiliser plusieurs fois, et ils ne tuent pas plus que ce dont ils ont besoin. Ce n'est pas le cas des hommes, et je me demande s'il n'y a pas là quelque chose, malheureusement, de tragiquement naturel.

Est-ce qu'il n'y aurait pas, en plus de l'hétérophobie, une forme d'« altérophobie », c'est-à-dire une peur de ce qui change, de ce qui est altéré ? Cela expliquerait aussi le parcours conjoint du colonisateur et ancien colonisateur et du colonisé, aujourd'hui décolonisé. C'est-à-dire, et pour exemple, dans ce monde un petit peu mouvant, nous pouvons imaginer que l'ancien colonisateur n'aime pas l'évolution, l'altération que lui propose le décolonisé.

Effectivement, pour l'ancien colonisateur, cette mouvance ou cette altération, comme vous dites, est une catastrophe. Il ne s'agit évidemment pas d'excuser celui-ci ou de le justifier, mais il fait face à un monde qu'il ne connaît pas et cela génère de l'anxiété. On passe d'un monde où être Français, par exemple, c'était aussi fort que d'être Américain aujourd'hui et peut-être plus encore puisque vis-à-vis des Américains s'exprime une forme de haine. Il y a quelque temps, un Américain avec un chéquier américain, une carte de crédit *American Express*, allait n'importe où et était toujours bien accueilli puisqu'il dépensait plein de dollars et que c'était su de tous. Aujourd'hui cela a changé, les dollars existent toujours mais il y a dans le même temps une stigmatisation négative, une haine, de ce que représente l'Américain. Que s'est-il passé durant ces dernières décennies pour les Français, les Anglais et, dans une moindre mesure, pour les Italiens ? Ils pensaient qu'ils étaient les maîtres du monde d'une certaine manière et, brusquement, non seulement ce monde leur échappe complètement mais, de plus, il devient hostile. Alors imaginez que vous entriez au sein d'une assemblée hostile et qui vous siffle, je ne sais pas si cela vous est arrivé, mais ce n'est pas facile à vivre. Si, de plus, ces manifestations permanentes d'hostilité s'accompagnent d'attentats et de morts, de déraillements de trains, et d'autres formes de violence, alors les remises en question peuvent être nombreuses. Effectivement, vous avez mille fois raison, nous avons probablement changé d'époque et dans cette nouvelle époque l'ancien colonisateur ne se reconnaît pas pour le moment, il est dans les ténèbres car il lui faut tout reconstruire. L'exemple de la crise ivoirienne est, aujourd'hui, symptomatique de ces étranges relations entre les ex-colonisés et les ex-colonisateurs. Certains affirment que nous sommes en présence des suites de la colonisation et que la France désire préserver une « relation »

privé avec la Côte d'Ivoire, d'autres affirment le contraire et pensent que la France, qui souhaite la paix, subit simplement des fragments non désirés de la colonisation. Alors il est vrai qu'il y a actuellement un sentiment d'étrangeté devant un monde nouveau qui se construit et ce, pour tout le monde, même lorsque l'on n'est pas un ancien colonisateur. Prenons le cas du colonisé, puisqu'au fond c'est le sens de mon dernier ouvrage *Portrait du décolonisé*². C'est vrai qu'il y a, d'une certaine manière, un désenchantement. Il y a l'acquisition de la liberté nationale, bien sûr, mais ce ne sont pas que des lendemains qui chantent, il y a également des crises économiques effroyables, un chômage de 30 %, une corruption extraordinaire dans ces pays, que j'ai par ailleurs signalée et sur laquelle tout le monde est d'accord aujourd'hui.

J'ai regardé, il y a quelque temps, une rétrospective des événements de la place Tiananmen. Étaient proposées l'histoire et les images des affrontements. Vous savez, et cela m'avait frappé, ce que criaient alors les jeunes gens ? « Nos dirigeants sont corrompus » ! Et cela dans un pays communiste ! Donc même dans les pays communistes où les directions sont, ou étaient très rugueuses, les gens pensent que la corruption existe au plus haut niveau de l'État. Je ne sais pas si c'est vrai ou faux mais le système de la corruption court après la totalité des pays du Tiers-monde actuellement. Et vraiment je suis ravi de l'avoir dit. Mais que faire face à cela ? Je reçois par exemple un courrier pour participer à un colloque sur la religion, en Tunisie. Il y a autour de la religion des efforts désespérés pour montrer qu'elle fait et doit faire partie des institutions politiques, or je ne suis pas d'accord avec cela et je pense, tout au contraire, qu'il faut soigneusement séparer le religieux du politique. Peut-être ai-je tort mais c'est ce que je crois. Là-bas le problème se pose différemment car la religion est très impliquée dans les structures politiques. Ainsi mon collègue de Tunisie qui est titulaire d'une chaire, me fait remarquer que mes opinions sont respectées et d'une certaine manière comprises mais que, dans le même temps, si la religion est attaquée le pays explose. Je ne sais pas si cela est vrai ou faux mais il est vrai qu'il se trouve devant des problèmes qui lui paraissent d'une inquiétante étrangeté.

La différence renvoie à l'acte de comparaison. Comment dans vos travaux avez-vous utilisé l'acte de comparaison et comment cela s'inscrit-il dans le réel ?

J'ai, par le passé, beaucoup insisté et je continue d'insister sur l'idée que tout ce que j'ai fait – que je l'ai voulu ou non d'ailleurs, le hasard est aussi important que la volonté – part d'une expérience vécue, qu'elle soit désastreuse ou non. Quelquefois d'ailleurs ce n'est pas désastreux. La relation avec les femmes, par exemple, n'est pas désastreuse, bien sûr avec des problèmes aussi car ce n'est pas si facile que cela, mais dans l'ensemble c'est tout de même une expérience intéressante, passionnante. Donc j'insiste beaucoup avec les étudiants sur le fait qu'ils doivent partir du réel. Lorsque vous me dites que vous travaillez sur le sport et que certains collègues ne comprennent pas, je vous prie de croire qu'il s'agit de leur part d'une idiotie. Je pense, au contraire, que lorsqu'un garçon de votre âge choisit un tel « terrain », un tel objet, il doit aller voir les gens, comprendre par l'observation le réel, c'est beaucoup plus intéressant que de travailler tous les ans, comme il fut une époque, sur la politique de Malraux. Car, finalement, on s'en moque de la politique de Malraux. Malraux est un écrivain, donc ce travail était effectué au deuxième degré. Alors, si par hasard vous deviez travailler sur la politique, allez demander aux clochards sous le Pont Neuf comment ils vivent cette politique. À ce moment-là, vous allez comprendre quelque chose de cet objet qu'est la politique, allez voir les épiciers, pour savoir comment eux-mêmes vivent cela. C'est le retour à l'expérience vécue, au réel, qui nous permettra de comprendre et connaître. C'est pour cela que tout ce que j'ai fait, finalement, a toujours comme point de départ une expérience plus ou moins vécue ou mal vécue. Mais votre question est intéressante car on m'a reproché philosophiquement le fait que cette approche par le réel n'était pas suffisante. Et il est vrai que cela ne l'est sans doute pas. Il faut donc un deuxième palier – il y a de fait trois paliers – qui est la comparaison systématique de plusieurs expériences vécues. D'ailleurs en physique la méthode est la même. Comment sait-on que l'eau bout à cent degrés ? Parce que nous avons fait des millions de fois l'expérience et vérifié le fait que l'eau bouillait exactement à cent degrés et si, par malheur, vous mettez le doigt dans ce liquide chauffé vous allez vous brûler, vous aurez des cloques. Donc, il faut le comprendre, il ne s'agit pas d'une expérience unique, mais d'une multiplicité d'expériences. Si, par exemple, ma femme m'affirme qu'elle fume et qu'elle ne s'en porte pas plus mal et que son père a fumé jusqu'à l'âge de 93 ans, alors je prendrais en compte le fait que certaines personnes ont le bonheur, la chance, de fumer pendant cent ans sans connaître d'ennuis physiques ou de santé majeurs. Ces individus pourraient même réfuter l'affirmation selon laquelle fumer est mauvais pour la santé. Pourtant cet exemple n'est pas généralisable si nous devons comparer l'histoire des fumeurs et

² Albert Memmi, *Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres*, Paris, Gallimard, 2004.

des non fumeurs car il faut comparer l'histoire de mille fumeurs avec celle de ceux qui ne fument pas et là nous nous apercevons que chez les fumeurs certains cancers sont courants puisque nous savons que 25 % d'entre eux développent des cancers.

Le deuxième exemple que nous pourrions porter à discussion sur le thème de la comparaison est celui des canadiens français lorsque ces derniers nous affirmaient être « des colonisés ». Je crois que cette opinion est respectable, elle est le résultat d'une expérience vécue mais si nous la comparons avec celles des maghrébins, des Noirs, il est possible que ces expériences ne correspondent pas aux mêmes formes politiques. Donc première étape, expérience vécue, deuxième étape, la comparaison systématique.

Le troisième palier c'est évidemment le palier philosophique, c'est-à-dire la théorisation, la tentative d'en tirer une philosophie sociale, ce qui a été une partie de mon travail.

Est-ce que le racisme, la xénophobie, l'antisémitisme évidemment, mais également la situation faite aux femmes, la misogynie, ne relèvent pas en même temps de comparaisons et de compétitions entre diverses populations ?

D'abord, avec les spécificités dont je vous parle, la condition féminine et la condition du colonisé ne coïncident pas exactement. Mais il y a des points communs, c'est évident, il y a des mécanismes communs de pression, en particulier le mécanisme hétérophobique, c'est-à-dire que l'on essaye de dévaloriser la « victime » ou le colonisé ou la femme. Cette tentative de dévalorisation a pour finalité de justifier la pression imposée. Avec les femmes, c'est tout à fait évident. Nous trouvons qu'elles ne savent pas courir, qu'elles portent des talons absurdes – ce que je pense d'ailleurs car leurs talons... – qu'elles ont facilement la larme à l'œil, enfin des tas de choses que nous les hommes nous contestons. Il est vrai qu'il existe chez nous, chez les hommes, une tentative de dévalorisation systématique de la femme afin de garder notre supériorité. On a également trouvé cela chez les colonisés même si, effectivement, pour les femmes le processus est plus ancien. Il est vrai que le colonisé avait une image, je l'ai montrée largement dans le *Portrait du colonisé*³. Dans ce processus, également, le colonisateur avait intérêt, au sens économique ainsi qu'au sens psychologique, à dévaloriser le colonisé afin de justifier sa domination. Mais ce mécanisme-là est un mécanisme, finalement, général à toutes les situations de domination. Dans ce cas de figure, l'adversaire est toujours considéré comme un imbécile et un minable et c'est pour cette raison que nous réussissons et qu'il échoue. Donc oui, il existe dans les formes de comparaison à la fois un phénomène naturel, dans le sens où celui-ci est humain, et un phénomène d'autojustification.

Après cela, la compétition va de soi, à partir du moment où se dresse devant vous soit un adversaire soit un partenaire. J'ai été professeur à HEC pendant une quinzaine d'années et je disais à l'époque aux jeunes gens à qui j'enseignais que lorsqu'ils sortiront diplômés de cette école, qui est une grande école, reconnue, et qu'ils seront recrutés dans une entreprise ou dans une usine, leurs collègues ne seront pas prêts à leur réserver les places d'honneur. Au contraire, sortant d'une école prestigieuse, diplômés, il n'est pas impensable que l'on cherche à les réduire le plus possible, les garder dans un coin, leur donner les plus mauvais bureaux. La relation humaine est faite de compétition d'abord, et ensuite de dévalorisation et nous retrouvons les mêmes mécanismes qui travaillent la réalité sociale dans sa totalité. Mais ce qui est intéressant c'est de savoir pourquoi. Ma fille, par exemple, est directrice de recherche au CNRS, elle était féministe donc avait une vision politique et féministe des hommes. Moi je crois que ce qui est intéressant c'est de savoir pourquoi. Il me semble que cela vient aussi de ce que l'espèce humaine et l'individu sont fragiles. Individuellement et collectivement nous ne sommes pas sûrs de nous-mêmes. En fait, ce garçon de HEC qui arrive bardé de diplômes et qui est recruté, risque de remettre en cause la structure hiérarchique de l'entreprise et, par conséquent, il faut se défendre contre lui, il faut même le réduire, le tuer symboliquement. Heureusement on ne peut pas tuer tout le monde, mais on le fait volontiers symboliquement, nous ne sommes pas des loups. Ce que je vous dis là est dur, mais je ne crois pas que la compétition, hélas, soit un hasard. Elle fait partie de la fragilité. Cela dit, si vous n'êtes pas armés pour la compétition, cela peut devenir tragique.

³ Albert Memmi, *Portrait du colonisé. Portrait du colonisateur* (Préface de Jean-Paul Sartre), Paris, Gallimard, 1985.



Jeux anthropologiques, Saint Louis, 1904.

Certains philosophes, Jean-François Lyotard par exemple, certains sociologues, je pense à Alain Ehrenberg, parlent de la compétition comme de la possibilité d'aller vers une démocratie réelle, c'est-à-dire de donner à chacun selon ses mérites. Comment penser cette forme de compétition, cette forme de démocratie alors qu'au travers de vos écrits, de votre vécu, de ce qu'on peut observer au quotidien, cette compétition détruit des vies, détruit des cultures ?

Je crois qu'il s'agit d'une utopie. Dans la pensée occidentale, et peut-être dans toutes les pensées, je n'en sais rien je ne les connais pas toutes, il y a une aspiration à l'utopie, c'est-à-dire une aspiration à l'émergence d'une société parfaite au sein de laquelle, effectivement, les individus sont traités selon leurs mérites réels. C'est beau et on ne peut pas être contre. On peut désirer une société dans laquelle chacun trouve selon ses mérites, le salaire, etc. Mais cela n'est pas si simple. J'ai, par exemple, adhéré à un mouvement d'extrême gauche lorsque j'étais gosse, et la pensée socialiste était partagée. Ainsi nous nous demandions s'il ne fallait pas donner le même salaire à tout le monde quel que soit le rang de responsabilité car, pour nous, il fallait donner un salaire selon les besoins et non pas selon les mérites. Ce point reste problématique dans ma pensée sociologique et n'est pas aujourd'hui résolu. Ces discours qui nous font apparaître une société parfaite où les mérites sont tous reconnus font apparaître, dans le même temps, des sociétés hiérarchisées. Nous ne pouvons pas y échapper. Un bon joueur de tennis gagne dix fois ce que gagne un professeur d'Université, parce qu'on considère qu'il donne du plaisir à tellement de gens que, d'un coup, cela devient méritoire. Ce qu'il fait est jugé rare ou même exceptionnel. Mais nous pourrions tout aussi bien imaginer une société dans laquelle on se donne comme règle de conduite de le payer comme n'importe quel autre individu, ni plus ni moins, juste selon ses besoins, pourquoi pas ? Mais je crains d'être également au sein d'une pensée utopiste.

La compétition est en train de se généraliser, de se mondialiser, tout en étant en train de réduire les cultures des pays que l'on pourrait appeler en voie de développement, ou les pays décolonisés. Est-ce que la compétition représente une différence dans l'échelle des valeurs et des développements, ou est-ce qu'au contraire par la disparition des cultures on va plutôt vers une forme d'unicité ?

Les deux. Appliquons la même méthode et revenons aux faits. Sur ce point ils sont clairs, l'Europe et les États-Unis, qui en sont une émanation, ont gagné la bataille technologique. Ce n'est pas la peine de tourner autour du pot, Ben Laden a un portable, et ce n'est pas lui qui l'a inventé. Les armes sont fabriquées majoritairement en occident. Les Kalachnikov de Ben Laden sont, aujourd'hui peut-être, fabriquées en Chine mais dans l'ensemble la fabrication était soviétique. Donc l'Occident a, pour le moment, gagné la bataille technologique. Or nous savons que quand les gens gagnent la bataille technologique ils gagnent aussi la bataille culturelle. Regardez le problème de la langue anglaise par

exemple. Moi, je suis francophone, je viens d'avoir le grand prix de la francophonie de l'Académie française et on nous dit que la francophonie c'est magnifique. Pourtant, au même moment, le gouvernement français prend la décision de rendre l'anglais obligatoire au sein de l'école primaire. De qui se moque-t-on ? On m'envoie faire des conférences à Tahiti pour défendre le français alors que l'anglais est obligatoire à l'école primaire ? Qui va l'emporter ? L'anglais a gagné, à tort ou à raison. Que les cultures spécifiques en souffrent, c'est indéniable, le problème de la mondialisation n'est pas dans la négation de la mondialisation mais dans sa maîtrise... Il faut donc régulariser la mondialisation, car on ne peut pas y échapper. Pour le moment, on ne peut pas opposer sérieusement le ramadan au téléphone portable. Alors, en apparence c'est possible de faire apparaître différentes formes de valeurs, mais dans la pratique cela ne se passe pas ainsi. Peut-être existe-t-il quelques valeurs de compassion, mais soyons prudents. Étant moi-même méditerranéen, il me plaît de me dire que je peux m'asseoir devant la mer dans un fauteuil, dans une chaise longue, pendant des heures. Je l'ai écrit, j'en fait des poèmes, ça m'amuse bien, et c'est en partie vrai d'ailleurs, je le fais pour mon plaisir personnel. Mais ce n'est pas avec cela que je peux avoir la maîtrise du monde. C'est donc vrai, vous avez raison, que la mondialisation, par l'intermédiaire de la technologie, aboutit, dans un premier temps, à une égalisation des cultures et aussi parallèlement à une réaffirmation de la domination de ceux qui maîtrisent la technologie.

L'exemple de la langue est très bon, mais si on prend le problème du pétrole qui est un problème technique, nous pouvons confirmer ce que nous avons dit précédemment. Les pays producteurs ont le bonheur d'avoir des ressources formidables mais les gens qui traitent le pétrole, qui le raffinent et qui le vendent, ce sont les Occidentaux en échange de dollars. Cela peut vous révolter mais le fait est là. Nous faisons face à une prédominance probable de la culture technicienne occidentale américanisée qui semble s'étendre. Je laisse de côté le problème du scandale ou de l'indignation. Nous pouvons nous indigner de cela, mais c'est ainsi.

Vous avez évoqué la notion de progrès dans le Portrait du décolonisé. Est-ce que cette notion parle à chacun de manière équivalente ? Le progrès est communément pensé comme étant un mieux. Or, en évoquant justement la domination technologique qui entre dans le domaine de l'industrie, nous pouvons également éclairer cette contradiction du progrès qui s'inscrit vers le mieux mais également vers le moins bien. Est-ce que le progrès tel qu'il est vécu, et qui comprend toujours cette dimension compétitive – aujourd'hui on parle de la compétition des savoirs –, est un vrai progrès ?

D'abord, je fais une distinction, philosophique cette fois, entre le progrès et l'utopie. Je n'ai pas été très bien compris sur ce sujet, puisque même certains de mes collègues ne m'ont pas compris. Mais je distingue nettement le progrès et l'utopie. L'utopie est un absolu. L'absolu que représente une société parfaite, par exemple, ou l'idée qu'un jour les hommes seront éternels. L'utopie représente une humanité enfin réconciliée avec elle-même. Beaucoup de belles utopies peuvent être développées. Mais ce que l'on veut ce n'est pas cela. Je suis méfiant envers l'utopie, tandis que je suis tout à fait partisan du progrès, c'est-à-dire d'une transformation progressive, tâtonnante, vers le mieux. Mais votre remarque est juste, il y a deux dimensions dans le progrès. Tout d'abord, effectivement il y a un mieux, c'est indéniable. Les collègues qui disent que le progrès ce n'est pas bien, mélangent deux moments dans le progrès. Aujourd'hui ma femme a la maladie de Parkinson et il y a quarante ans ma mère est morte de cette maladie et, à l'époque, elle était complètement détruite. Ma femme, elle, est soignée et elle mène une vie normale. Elle tombe, elle a des problèmes importants, bien sûr, mais cela n'a rien à voir avec ce que ma mère a vécu. Intellectuellement elle est intacte. Ma mère insultait sa fille et lui rendait la vie difficile. La recherche sur le cancer a aussi évolué. Il y a quelques années une leucémie infantile était une condamnation, aujourd'hui la moitié des enfants est sauvée.

Cette négation systématique du progrès comme le font certains n'est donc pas une bonne chose. Je crois et je crains que ce soit une idée chrétienne d'ailleurs, je n'en suis pas certain, mais je crains quelque chose de ce genre. Par contre, c'est vrai qu'il y a ce que l'on appelle banalement les rançons du progrès. C'est vrai que celui-ci nous bouscule. J'ai, par exemple, des histoires avec le téléphone. J'en ai un pour communiquer avec l'appartement car j'ai peur que ma femme tombe. Cet outil est précieux car elle peut m'appeler à chaque instant. D'autre part cela m'ennuie parce que les gens me laissent des messages mais je ne les ai pas à temps car j'ai trois téléphones et cela complexifie la communication. Pour l'ordinateur c'est la même chose – il m'emmerde cet ordinateur si vous saviez ! – je reçois du courrier où l'on me dit de répondre par Internet mais je n'ai pas Internet.

Donc c'est vrai que nous sommes bousculés par le progrès. Il y a une dimension dialectique et politique. Au fond on nous ennuie avec cela, il y en a trop. Ce sentiment est également lié au fait que nous sommes dans une période d'évolution rapide. Quand on compare maintenant la durée d'une vie dans le temps nous nous apercevons qu'elle est allongée : à soixante-dix ans quelqu'un est encore jeune. On a gagné vingt ans, trente ans, c'est magnifique mais ce n'est pas grand-chose car un siècle ce n'est rien à côté de l'évolution de l'humanité. Il y a une espèce de désordre, de discordance, qui fait que nous n'avons pas le même sens de la durée et, actuellement, il y a une accélération extraordinaire de la durée.

C'est-à-dire qu'il y aurait également une accélération de la discordance des temps ?

À mon avis c'est tout à fait évident. C'est magnifique de prendre l'avion ou le train, de soutenir une thèse à Lyon en deux heures et de rentrer le soir. Mais c'est en même temps impensable ! Vous savez que sous Louis XIV on mettait une semaine pour aller à Lyon, en carrosse. On changeait de chevaux parce qu'ils étaient fatigués au bout de je ne sais pas combien de kilomètres...

Cela signifie aussi que cette compétition technoscientifique qui permet à l'homme de vieillir biologiquement moins vite risque de manière dialectique d'accélérer le vieillissement puisqu'il est plus rapidement dépassé par les différentes formes de progrès qu'il ne maîtrise pas.

Oui l'homme est usé. Il est pensable que nous ne supportions pas très bien cette accélération et ces discordances du temps et des progrès. Que celles-ci provoquent un certain nombre de pathologies comme des cancers, les maladies de Parkinson ou celles d'Alzheimer, qui viennent de l'usure nerveuse, ne m'étonnerait pas. C'est peut être malsain.

Est-ce que les femmes subissent aujourd'hui – peut-être plus qu'hier encore – le jeu de cette comparaison/compétition dans le monde des ex-colonisateurs et dans le monde des ex-colonisés ?

Le cas des femmes est un très bon exemple, parce qu'elles vivent et elles veulent vivre une compétition mais elles vivent cela de manière spécifique. On a noté, par exemple, et je l'ai noté également, que dans la lutte des mouvements de libération, les femmes du Tiers-monde sont plus libérées que les femmes ne le sont en général. Dans la jeune littérature féminine issue des pays du Tiers-monde, qui est extrêmement intéressante, on y observe cette libération des femmes. Pourquoi ? Parce qu'elles n'ont pas intérêt à défendre leurs anciens. Prenez le cas de la religion ou celui du voile – sauf quelques cas que je n'estime pas forcément et qui veulent absolument porter ce voile –, dans l'ensemble les femmes n'ont pas intérêt à ce que cette coutume persiste. En ce qui concerne la religion, les femmes font souvent semblant d'y être attachées, mais elles le sont beaucoup moins que les hommes car la religion les a maintenues dans un état de soumission.

Et de dépendance, d'emprise ?

Absolument. Et vous savez, contrairement à ce que racontent les croyants en général, la femme, dans les cultures monothéistes, est inférieure. Vous connaissez ce discours sur le fait que la femme s'impose mais, de fait, elle continue souvent à se soumettre à son mari qui reste le maître. Donc c'est un très bon exemple car on voit que les femmes veulent changer, dans l'ensemble, même s'il y en a qui ne veulent pas – il s'est trouvée une foule à Alger pour défendre le voile – mais qu'enfin dans l'ensemble... Faites parler une jeune femme, une étudiante, autour de deux ou trois questions. Le nombre d'enfants qu'elle désire, par exemple, est symptomatique. Parfois elle n'en désire pas et quand elle en désire, souvent elle ne s'imagine qu'avec un seul enfant. Si vous lui faites remarquer que le renouvellement démographique demande que les femmes aient trois enfants, elle vous enverra « balader ». Une jeune femme m'a même répondu : « Il y a toujours le Tiers-monde pour cela ». Ce n'est évidemment pas sérieux. D'autre part, il est vrai que les femmes sont prises dans toutes les difficultés de cette accélération et de cette discordance des temps. En Occident, on a mis le problème de la procréation entre parenthèses, on ne parle que de contraception, de donner aux femmes leurs droits... c'est vrai et quelque part juste. Mais en même temps une femme ayant un enfant de quatre ou cinq ans tout en étant séparée de son mari, vit une situation intenable. Les hommes ne savent pas à quel point c'est terrible. Ces femmes s'occupent de leur(s) enfant(s), vont le(s) porter à l'école, le mercredi dans des centres aérés, il faut aller le(s) chercher à heure fixe et en même temps assurer et assumer une vie professionnelle. Elles ont deux vies en fait, une vie qui appartient à l'ancien système, et une vie qui appartient maintenant au nouveau système, mais ces deux systèmes ne coïncident pas et nous retrouvons la discordance dont nous parlions tout à l'heure.

Quel peut être le rapport au corps, lorsqu'il y a un corps qui a disparu dans certains lieux où les femmes sont voilées, couvertes de la tête au pied ? Quel peut-être le rapport au corps quand celui-ci (re)devient visible, dans un milieu qui ne s'y attend pas ou qui s'y refuse ?

C'est une très bonne question, très pertinente. Car là aussi nous trouvons ce thème de la discordance. D'une part, les femmes étaient tenues par leur corps – le harem c'était cela en fait – elles étaient un objet de procréation et de plaisir. Et si elles étaient pauvres, elles étaient un objet de procréation, de plaisir mais également de travail. Ce sont elles qui portaient les fardeaux sur la tête, etc. Aujourd'hui, d'une certaine manière, elles ne devraient plus rendre compte par leur corps, mais ce n'est pas si simple. Car les femmes continuent de rendre compte par leur corps par l'intermédiaire de la coquetterie. Peut-être est-ce un trait naturel mais la femelle humaine est coquette. Je crois que même chez les animaux elle est coquette, quand on voit comment elles attendent quand le mâle fait des avances, elles filent, elles ne veulent pas mais regardent si le mâle les suit tout de même... Et nous trouvons cela chez les cerfs, chez les vaches, c'est un phénomène naturel, ensuite elles acceptent. Et en fait elles acceptent parce qu'elles acceptent consciemment ou inconsciemment le mâle le plus vigoureux pour faire des enfants, une progéniture. Comme lui d'ailleurs cherche la femelle la plus intéressante pour faire la progéniture la plus intéressante. C'est un phénomène naturel, ce n'est pas pour plaire à Dieu. Les vaches ne connaissent pas Dieu je suppose. Aujourd'hui les femmes continuent de rechercher le regard de l'homme. À partir de l'âge de dix ans c'est comme cela. C'est l'extraordinaire domaine de la coquetterie féminine et moi je trouve cela merveilleux et j'y trouve mon compte. Mais seulement cela pose des problèmes d'insertion sociale, de compétition. Car ce rapport au corps fait apparaître au moins deux choses : premièrement la coquetterie naturelle des femmes, nous l'avons dit, mais deuxièmement cela fait émerger le problème de l'intégration sociale et professionnelle au travers, par exemple, le fait de pouvoir avoir des enfants. Les femmes désirant faire une carrière professionnelle sont gênées par les enfants et donc partiellement par leur corps de femme. Elles ont donc un problème de compétition avec les mâles dans laquelle elles sont encore perdantes. Jusqu'où peut-on aller dans ce sens, je n'en sais rien, honnêtement je ne peux pas vous répondre.



Guide officiel de l'Exposition coloniale internationale, Paris, 1931.

Vous parlez dans le Portrait du décolonisé de l'affaire Salman Rushdi, et vous dites que sa vie est vouée à se cacher car il a remis en cause sa religion. Lorsque l'on pense à Chahdortt Djavann qui a écrit un ouvrage qui s'appelle Bas les voiles !⁴, on a l'impression que cette femme qui remet aussi en cause sa religion fait plus autorité. Est-ce que le fait de n'être pas dans le centre du religieux – c'est-à-dire de la compétition religieuse que les hommes jouent d'une certaine manière – est-ce que le fait d'être décalée, d'appartenir à une minorité, d'être dominée en

⁴ Chahdortt Djavann, *Bas les voiles !*, Paris, Gallimard, 2003.

tant que femme, permet le décalage et la critique tout aussi radicale et peut-être plus autorisée, comme le fait cette jeune femme ?

C'est certain. Il y a des lieux d'interrogation et Freud en était conscient. C'est parce qu'il faisait partie de la société viennoise de l'époque qu'il a été Freud. Marx est le fils d'un Juif converti. C'est vrai que j'ai écrit moi-même, d'une certaine manière, qu'on voit mieux la foule quand on est au balcon. Si vous êtes dans la foule, vous ne voyez rien d'autre que des gens qui s'agitent autour de vous, vous criez en même temps qu'eux. Si vous sortez de la foule, vous voyez les mouvements de cette foule. Les femmes, probablement, sont sur le balcon, tant qu'elles ne sont pas complètement noyées. Les hommes non, les hommes sont des fous hystériques, vous le voyez à Téhéran, ou à Bagdad. Les femmes ont pris des distances, vis-à-vis des mouvements sociaux et de l'histoire, donc, enfin espérons-le et n'allons pas trop vite, elles voient mieux les mécanismes de la société... c'est possible.

Pouvons-nous penser alors que dans ce monde de compétitions, où les dominés sont souvent pris pour quantités négligeables, même quand ils sont majoritaires, le mouvement de libération viendrait de ces marges politiques ?

Pourquoi pas. Effectivement, quand vous êtes minoritaires, distancés et dominés, vous posez plus radicalement les questions, c'est tout à fait évident, vous êtes plus à même de vous demander pourquoi vous êtes révoltés, vous êtes inquiets, vous vivez mal et quand on vit mal l'anxiété est féconde en définitive. Cela vous permet de comprendre beaucoup plus facilement, beaucoup plus rapidement les choses. Vous savez, ce n'est pas par hasard s'il y a tellement de Prix Nobel juifs, ce n'est pas un problème économique ou politique, c'est parce que ce sont des gens distancés, qui voient le monde avec plus d'extériorité sans doute. Ils remettent donc en question la société dans laquelle ils vivent et c'est aussi pour cela que ce sont de grands révolutionnaires. On a accusé les Juifs d'être bolcheviques. Mais c'est vrai, Trotsky était bolchevique et une bonne partie des bolcheviques étaient des Juifs. Bon, attention, ce n'est pas suffisant pour transformer la société russe et faire la révolution. Il fallait que cette société russe soit elle-même dans un état de convulsion. L'Occident actuellement est dans une période de grands mouvements d'agitations internes. Moi je verrais assez bien, aujourd'hui, une explosion nouvelle de la philosophie, même si cela ne se voit pas encore. Là, nous sommes dans le domaine de l'hypothèse mais vous avez raison, peut-être que les femmes vont apporter leur contribution dans cette compétition, mais elles sont en compétition avec les mâles.

Mais quelle est la place des femmes dans cette compétition ? Car la compétition est masculinisée et s'élabore dans un environnement masculin, au niveau des institutions, des pouvoirs institutionnels. Alors, dans ce cas de figure, les jeunes femmes sont-elles obligées de jouer sur le terrain de la compétition masculine ou peuvent-elles ouvrir d'autres portes comme au fond elles tentent de le faire dans les pays où l'acte religieux et la philosophie religieuse les obligent à porter le voile ?

Il est vrai que les hommes défendent toutes griffes dehors leurs prérogatives pour empêcher les femmes d'accéder à une réelle égalité. Mais cela avance tout de même. Il y a, par exemple, deux domaines que je connais un peu et qui se féminisent : c'est le domaine médical et le domaine de l'enseignement. Dans ces deux domaines la part des femmes a dépassé les 50 %. Donc elles sont là en train de gagner la partie.

Avec peut-être une contrepartie à cette étrange lutte, c'est que dans le même temps le capital symbolique attaché au métier d'enseignant, par exemple, est en train de se réduire considérablement.

Exact, nous l'avons déjà remarqué, il est vrai que quand une profession se féminise, elle se dévalorise. Mais nous sommes des salauds !

La compétition peut-elle être une forme de l'obsolescence de l'homme ? Doit-on avoir peur de cette compétition si l'on désire vivre de manière idéale telle que vous le disiez tout à l'heure ?

Je ne sais pas. Est-ce qu'on peut concevoir un monde où il n'y a plus de compétition ? Est-ce qu'il y a un monde où l'on ne cherche pas à être les meilleurs, à être les gagnants ? En tout cas dans votre domaine, qui est le domaine sportif, cela fait tellement partie de la structure même des individus, des institutions et des événements qu'on ne veut pas imaginer un monde sans compétition. Mais prenons là

aussi du concret. Qu'est-ce que la boxe ? C'est une horreur ! Une horreur intégrale ! On a institutionnalisé, et avec l'argent à l'appui, de la reconnaissance, le fait qu'un individu tape sur un autre individu jusqu'à ce qu'il tombe. Mais peut-on concevoir des ma-tches de football dans lesquels les buts seraient symboliques, et encore, ils gagneraient symboliquement ? Je n'imagine pas un monde sans compétition. Enfin on peut l'imaginer, je veux dire, mais je ne le vois pas arriver.

Que faudrait-il faire alors ? Laisser faire ?

Il faudrait réguler la compétition mais l'idée de la supprimer complètement me paraît illusoire. L'espèce a vécu comme cela durant des millénaires, cette compétition est terriblement ancrée.

Même la régulation peut avoir son côté pervers, je pense à un ouvrage de Héléne d'Almeida-Topor, L'Afrique au XX^e siècle⁵, qui explique comment la compétition sportive est un succédané aux volontés de décolonisation.

Oui, cela c'est intéressant. Dans mon travail sur la dépendance – car il y a deux parties dans mon travail, la dominance et la dépendance – il y a une chose qui revient constamment et qui me paraît très important : ce sont les substituts. Finalement, nous avons tout le temps des dépendances, mais nous pouvons nous en sortir non pas en les supprimant, je ne crois pas à cela, mais en changeant d'objet. Le parfait exemple en est le fameux adage populaire « une de perdue, dix de retrouvées ». Je crois que lorsque l'on est amoureux tout va bien mais, si un jour cela ne colle plus pour des raisons quelconques, le meilleur remède c'est de trouver une autre personne à aimer. Il faut faire comprendre aux jeunes gens que cela n'a pas d'importance, qu'il y a beaucoup de femmes, qu'elles sont charmantes, et qu'il faut être patient. Donc c'est un substitut. Alors il est possible que le sport forme un très bon substitut à la lutte meurtrière des politiques. Vous jouez au cricket, vous gagnez parfois, vous perdez, mais vous êtes un bon joueur de cricket, et en plus vous savez que les autres sont mauvais ou moins bons. Le football, par exemple, semble former un bon substitut lorsque l'on observe l'enthousiasme des joueurs qui gagnent ou du public. On peut alors concevoir une régulation par une série de substituts. La religion a été un bon substitut, à ceci près que je suis moins emballé à cause du côté irrationnel, du côté fictionnel de la religion. J'ai écrit quelque part que la religion c'est quelqu'un qui est devenue fol(le). Quand je fais un roman il y a des personnages, je sais bien ce que j'invente, la religion n'est pas dans ce registre. Je vais vous donner un exemple. J'ai reçu ce matin un coup de téléphone de l'une de mes anciennes élèves. Je l'avais rencontrée dans le métro par hasard. C'est une jolie fille, vraiment charmante. Elle me salue mais je ne l'avais pas reconnue de prime abord. Finalement nous descendons et bavardons puis décidons de garder le contact. Dans une nouvelle j'ai raconté exactement cette histoire. Mais, dans la nouvelle, mes héros couchent ensemble et cela fait un drame car cela ne fonctionne pas, ils n'arrivent pas à faire l'amour convenablement. Évidemment, rien de tout cela ne s'est passé avec elle, je sais donc que j'ai inventé la moitié de l'histoire et que l'autre moitié je l'ai prise dans le réel. Dans la religion ce n'est pas ainsi. J'entends les sermons du dimanche matin où le seigneur Jésus Christ semble exister. Mais c'est une blague, car il n'a jamais existé comme cela, ce sont les apôtres qui racontent ces histoires-là. Lui, il n'a pas écrit. Et c'est la même chose pour Bouddha par exemple. Donc je suis moins enthousiaste pour le substitut religieux. Des substituts, il y en a : l'art, la technique, le sport, l'amour... magnifique substitut. Donc c'est plutôt de ce côté-là que je m'orienterais, non pas tant par la suppression, ou l'espoir de suppression totale des compétitions que par leur régulation et par la mise au point de substituts convenables, vivables. On peut très bien apprendre aux jeunes gens, très tôt, à faire de la peinture, de la musique, devenir un très bon violoniste, ce qui n'est pas rien, c'est même magnifique, et remplir une vie, au lieu de leur apprendre à se battre, à tuer, à partir comme mercenaires en Afrique. Je m'oriente plutôt vers une maîtrise de nos vieux instincts meurtriers que leur suppression.

Pour faire une comparaison, là aussi, Trotsky, a écrit quelques belles pages sur la culture⁶ et il dit que l'art, notamment, sans être réifié, utilisé ouvertement par la politique, peut être une ouverture sur le politique. Le sport, d'une autre manière, Coubertin l'avait noté concernant le football, semble également être une ouverture sur le monde politique. Peut-on comparer ces deux formes-là, la forme artistique et la forme sportive qui est une forme de compétition objective ?

⁵ Héléne d'Almeida-Topor, *L'Afrique au XX^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1993.

⁶ Léon Trotsky, *Littérature et révolution*, Paris, Les Éditions de la Passion, 2000.

Oui, on ne peut pas nier qu'il y a une possibilité d'utilisation des substituts eux-mêmes. Les hommes politiques utilisent ces substituts, mais ici nous sommes en présence d'une dialectique. Nous, moralistes, hommes de pensée, artistes, philosophes, juristes aussi même parfois, nous essayons constamment de mettre au point des substituts vivables. Quand on fait une loi pour empêcher les individus de faire des bêtises, qu'est-ce que cela veut dire au fond ? Dans mon quartier, les gens mettent leurs voitures sur les trottoirs, on ne peut pas avancer. Il faudrait que cela soit régulé. La première tentative des gens c'est de conduire n'importe où, et même de vous écraser s'il le faut. Nous essayons, effectivement, de réguler un peu ces instincts. Mais vous avez aussi, dialectiquement, l'inverse. C'est-à-dire qu'on peut se servir de cette humanisation progressive à des fins d'agressivité politique. On peut dire par exemple que l'art, rappelez-vous l'art prolétarien sous Staline, va servir lui aussi à nos luttes, mais c'est un renversement. C'est un phénomène dialectique courant, on ne peut pas empêcher de dire « nous avons gagné » un match de tennis. C'est merveilleux, la Nation française est capable d'avoir un garçon ou une fille qui représente cette Nation. Mais c'est une utilisation du drapeau et cela ne nous empêche pas de continuer. Comme nous le disions, c'est marche ou crève.

Entretien avec Albert Memmi réalisé par Patrick Vassort en novembre 2004